



GENEVIÈVE
LEFEBVRE

TOUTES
LES FOIS
OÙ JE
NE SUIS
PAS MORTE

Libre  Expression

TOUTES
LES FOIS
OÙ JE
NE SUIS
PAS MORTE

Du même auteur

Va chercher, L'insolite destin de Julia Verdi, Libre Expression, 2014

« Rares sont les hommes », dans *Crimes à la librairie*, collectif de nouvelles, Éditions Gruide, 2014

Dis oui, Libre Expression, 2013

La Vie comme avec toi, Libre Expression, 2012

Je compte les morts, Libre Expression, 2009

GENEVIÈVE LEFEBVRE

TOUTES
LES FOIS
OÙ JE
NE SUIS
PAS MORTE

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Lefebvre, Geneviève, 1962-
Toutes les fois où je ne suis pas morte
ISBN 978-2-7648-1126-9

I. Titre.
PS8573.E379T68 2016 C843'.54 C2016-940952-X
PS9573.E379T68 2016

Édition : Pascale Jeanpierre
Révision et correction : Marie Pigeon Labrecque, Isabelle Lalonde
Couverture : Axel Pérez de León
Mise en pages : Jacqueline Agopian
Photo de l'auteure : Julien Faugère

Cet ouvrage est une œuvre de fiction ; toute ressemblance avec des personnes ou des faits réels n'est que pure coïncidence.

Remerciements

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada et la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC) du soutien accordé à notre programme de publication. Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – gestion SODEC.

Financé par le
gouvernement
du Canada

| **Canada**

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés ; toute reproduction d'un extrait quelconque de ce livre par quelque procédé que ce soit, et notamment par photocopie ou microfilm, est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

© Les Éditions Libre Expression, 2017

Les Éditions Libre Expression
Groupe Librex inc.
Une société de Québecor Média
La Tourelle
1055, boul. René-Lévesque Est
Bureau 300
Montréal (Québec) H2L 4S5
Tél. : 514 849-5259
Télec. : 514 849-1388
www.edlibreexpression.com

Dépôt légal – Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada, 2017

ISBN : 978-2-7648-1126-9

Distribution au Canada
Messageries ADP inc.
2315, rue de la Province
Longueuil (Québec) J4G 1G4
Tél. : 450 640-1234
Sans frais : 1 800 771-3022
www.messageries-adp.com

Diffusion hors Canada
Interforum
Immeuble Paryseine
3, allée de la Seine
F-94854 Ivry-sur-Seine Cedex
Tél. : 33 (0)1 49 59 10 10
www.interforum.fr

*Aux femmes de ma vie, et à ma sœur, Sophie.
Parce que c'était vous.
Parce que c'était moi.*

« L'amour, tu sais, ce dont il a le plus besoin,
c'est l'imagination.

Il faut que chacun invente l'autre avec
toute son imagination, avec toutes ses forces
et qu'il ne cède pas un pouce de terrain
à la réalité ; alors là, lorsque
deux imaginations se rencontrent...
il n'y a rien de plus beau. »

ROMAIN GARY

PROLOGUE

Par un après-midi d'hiver, il est venu vers moi.

Je sortais de la douche. Ses mains, si fortes, ont fait ce qu'elles savaient faire de mieux : me prouver leur amour.

Il a arraché la serviette blanche qui couvrait mon corps, m'a poussée à terre, empoignée par la crinière et m'a tenue là, à quatre pattes, des échardes plein les genoux, des frissons plein le corps. Je sentais ses ongles dans la chair de ma nuque. Je savais, à la pression délicate de ses doigts, que son amour serait fort. Son poing s'est abattu sur mon dos, ma tête, l'endroit tendre où l'oreille rejoint le menton – pas le visage, notre survie financière en dépendait, *pas le visage*, je devais pouvoir aller à l'abattoir sans hématomes –, il a repris son souffle et, pendant un moment, les coups ont cessé.

— Dis-moi que tu m'aimes, Catherine.

Je me taisais, et j'attendais. La vie avec lui était une succession d'ondées tropicales, subites, rageuses, qui libéraient son ciel pour mieux inonder ma terre.

Sur le plancher gris de notre appartement miteux, j'étais une chienne ; le corps couvert de bleus, les flancs maigres, le sang boosté aux globules blancs de la mononucléose, et l'œil féroce. Je refusais de baisser les yeux, je le défiais.

Encore. Et encore.

Je ne me soumettais pas, et ça le rendait fou. Alors il me bûchait, à pleines mains, à verse, dis-moi que tu m'aimes, dis-moi que tu m'aimes, dis-moi *que tu m'aimes*.

Ceux qui ne connaissent rien des épousailles d'un poing et d'un os se réfugient derrière les lieux communs, tout réconfortés de penser qu'il y a une victime et un bourreau. Ils ont tout faux : la violence est un défi posé à des protagonistes en mal de triomphe sur l'autre. Jusqu'où ira-t-il pour se sentir plus fort que moi ? Jusqu'où vais-je me laisser meurtrir pour le pousser à se dévoiler dans la splendeur de sa médiocrité ? Plus il dérailait, plus il faisait la preuve qu'il était minable, et plus il était minable, plus je marquais des points.

Jusqu'au knock-out final.

Je suis championne toutes catégories dans la mise en lumière des minables. Un jour, j'y laisserai ma vie.

Quand les os de ses poings ne suffisaient pas, il sortait l'acier. Ça lui venait de l'enfance, cet amour des fusils. À Mostaganem, en Algérie, il y avait des armes, à cause des terroristes. Ce pays d'or et de lumière où, petit Français aux pieds noirs, il avait été heureux. Et puis, il y avait eu

« les événements », comme disait sa mère, en pinçant ce qui lui restait de lèvres sèches et froides. Les Français d'Algérie ne prononçaient pas le mot « guerre », ça aurait été reconnaître qu'*ils* – les Algériens – avaient raison. Qu'*ils* avaient le devoir de se résoudre à la violence s'ils voulaient reprendre possession de leur terre, et de leur fierté, ce pays intime que l'on porte au fond du ventre quand il ne nous reste plus rien.

Il était rentré par bateau, en octobre 1962, tout malingre dans ses culottes courtes de gamin, déjà séduit par sa colère, plus grande que lui. En rage contre sa mère qui l'arrachait aux copains, en rage contre la France qui alimentait la haine, en rage contre le pays de son enfance qui le rejetait comme un malpropre.

Tout entier possédé par sa rage.

De cet exil forcé, il portait encore les traces humiliantes et corrosives.

Il m'était arrivé de lui tendre la main. Il lui arrivait d'en accepter l'offrande. Ça ne durait pas. Une défiance de ma part, un rejet, un désir de lui échapper – élan qui revenait tout le temps, le fuir –, et la colère flambait en feu de brousse, impossible à contenir.

De ma rencontre avec lui, il m'est resté une certitude : il y a des gens qui ne doivent pas savoir qu'on a vu ce qu'il y a de faible en eux, ça les rend dangereux.

Le canon de son revolver fouillait ma nuque à la recherche du petit creux – alcôve à gun – qui

laisserait entrer, facile facile, la balle qu'il avait mise dans le barillet. C'était son jeu préféré, la roulette russe, sa vie était un long fondu enchaîné entre ses images et celles de *Deer Hunter*, son film fétiche. Rien ne le faisait plus bander que de me soumettre à la terreur, à l'incertitude, à la défaite. Il insérait une balle, faisait rouler le barillet, frrrrrrr, frrrrrrr, clic, et, à nouveau, je sentais le métal sur ma nuque, sa queue dans mon cul, pendant qu'il me balançait toutes les raisons qui justifiaient ma mise à mort : j'étais folle, folle raide, folle à interner, folle à qui on enlèverait son enfant, un animal à achever, c'est ce qu'on fait aux bêtes qui ont la rage, on les tue.

Bam.

J'avais qu'à pas être folle. C'est vrai, quoi, si seulement je pouvais me montrer obéissante, aimante, soumise, on n'en serait pas là. Si seulement j'acceptais de *disparaître*, idée de toute substance, de tout désir, on n'en serait pas là.

Non, on n'en serait pas là. Dans cet appartement de misère, dans cette vie de gale, laide et froide, avec mes flancs meurtris, à quatre pattes sur ce plancher que je n'arrivais pas à laver. Ce n'est pas une vie, c'est un trou noir.

C'était moi qui l'obligeais à ces mesures extrêmes, moi la coupable, moi qui me conduisais mal, moi qui n'en faisais pas assez, qui en faisais trop, la cinglée qui déraillait, la sale petite pute, la salope à quatre pattes. La roulette russe, ce n'est pas pour les femmes aimantes.

« Dis-moi que tu m'aimes », insistait-il, cerné d'olive sous ses yeux noirs, homme du Sud dans un pays du Nord, Méditerranée sur fond de lumière boréale, pour qui toute forme de communication passait par l'impératif.

Déshabille-toi. Mets-toi à genoux. Suce, plus fort, prends-la toute, jusqu'à la garde, jusqu'aux larmes du haut-le-cœur. Regarde-moi. Baisse les yeux. J'ai dit baisse les yeux. Avale, petite salope.

Maintenant, dis-moi que tu m'aimes.

Chacune des secondes de mon silence lui disait « Je ne t'aime pas ». J'aurais pu, le dire, me débarrasser.

Je t'aime.

Trois mots vite crachés pour qu'il me baise sans me battre. Je voulais que les mots sortent de ma bouche. Pour en finir. Je n'y arrivais pas, les cordes vocales barrées à quarante. Quelque chose en moi se rebellait à l'idée qu'il puisse me posséder tout entière, choquée par l'injustice ; il avait ma peau, il n'aurait pas mes mots d'amour. Ça, non.

Mon corps nu était traversé de spasmes. J'avais froid, j'étais fatiguée et je ne voulais qu'une chose : dormir jusqu'à la fin des temps.

Tire, mais tire donc.

Dans la chambre d'à côté, un bébé pleurait.

Le mien. Celui qui était sorti de mon ventre tout lustré, petit phoque sur sa banquise. Mon bébé, mon tout petit garçon si doux, toi, dont le sang avait été d'emblée contaminé par la violence et la folie, tu ne portais aucune révolte, aucune

trace de ton hérédité de merde, même tes pleurs d'enfant étaient tendres.

Sous les poings sourds de ton père, j'entendais ta petite cantate de détresse, animale. Je ne supportais pas de t'entendre, j'aurais donné ma vie pour être sourde. Moi qui n'avais pas peur de ton père, de sa vindicte, de ses coups, de ses injures, j'avais peur d'un seul son de ta gorge minuscule et blanche.

J'avais peur de ta main qui se pose sur mon sein, de ton crâne soyeux de poussin pelé, de ton parfum de lait, un peu miellé, un peu caillé. Tu étais la faille qui me rendait vulnérable. L'homme qui jouait à la roulette russe avec ma tête le savait, et il se servait de toi pour m'atteindre.

— Dis-moi que tu m'aimes, dis-le.

Jamais.

M'attendrir à tes pleurs, mon bébé, c'était un luxe que je ne pouvais pas me permettre, alors ma tête s'enfuyait. Elle quittait le sol, la chambre, cet appartement, emportant tes pleurs dans ses griffes. « Je » n'existait plus. Sur le plancher gris, il n'y avait plus qu'elle.

Elle.

Une dépouille. Sourde, muette, sans âme. Une chose. Un déchet. Une vidange. L'homme venu d'Algérie pouvait lui arracher les cheveux, monter le volume des pleurs de l'enfant, la fendre en deux d'une balle dans la nuque, « je » était déjà morte, et *elle* était hors d'atteinte.

— Si tu ne me dis pas que tu m'aimes, je te tue.

Tue-la. Tue-la donc, qu'on en finisse.

C'est ce que je me disais ce matin-là, avec mon fils qui pleurait dans la pièce d'à côté, en réclamant sa mère.

Il a tiré.

Cette fois-là non plus, je ne suis pas morte.

Il faut se méfier des filles qui se foutent de mourir, elles sont capables de tout.

« Viens me rejoindre. Prends l'avion. Réglons ça tout de suite », m'as-tu écrit.

Ça.

Ce désir fulgurant qui nous possédait et qui nous faisait nous écrire vingt, trente fois par jour. Ding, ding, ding, faisait le son de l'alerte qui me claironnait qu'un autre message de toi venait de débarquer, conquérant.

Trois jours après les attentats du 13 novembre 2015 à Paris, Catherine quitte Montréal pour Bruxelles. Elle va rejoindre Matt Lewis, journaliste de guerre pour la BBC, son ami de toujours. Ils ont six jours pour s'aimer. Entre leurs désirs et la réalité, dans une ville sous la menace terroriste, rien ne se passe comme prévu.

De Montréal à Molenbeek, de Paris à Shanghai, tous les territoires sont occupés, la haine n'a jamais été si facile, et la sécurité n'existe pas.

Il ne reste plus qu'à aimer.

Romancière au style incisif et provocateur, scénariste et chroniqueuse, Geneviève Lefebvre écrit pour le papier, la télévision et le grand écran. *Toutes les fois où je ne suis pas morte* est son cinquième roman. Elle vit à Montréal.

